

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Anne-Françoise GEX

Quatre horizons, quatre passions.
A la recherche de la source, avec
Soeur Marie-Bénédicte, moniale

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1995, tome 90a, p. 16-21

© Abbaye de Saint-Maurice 2014

A la recherche de la Source

avec Sœur Marie-Bénédicté, moniale au Monastère de Géronde

Entretien réalisé par Anne-Françoise Gex

Vous venez d'achever. Sœur Marie-Bénédicté, votre trentième année de vie monastique. Comment vivez-vous cette fidélité?

La pensée de ces trente ans m'occupe assez peu. C'est le présent qui m'importe, comme moment où Dieu se donne et moment sur lequel j'ai prise. Sans doute, est-ce pour cela que, même à l'intérieur d'un cadre stable, avec un horaire, avec le retour des mêmes travaux, je ne vis pas la fidélité comme une durée terne, comme une continuité monotone, mais comme une relation personnelle et vivante avec Dieu.

Son appel n'est pas une réalité qui s'est figée il y a trente ans. Bien sûr, les grandes lignes en sont données, mais tout n'est pas dit pour autant et je reste donc à l'écoute. A l'écoute de la Parole de Dieu dont tel texte, tel verset, prend soudain une force nouvelle et résonne comme un appel qui m'est adressé aujourd'hui. A l'écoute des événements, des rencontres, pour déchiffrer le message qu'ils contiennent. La fidélité est ainsi ouverture à ce qui advient, correspondance aux appels reçus. Plus profondément, elle est accueil de la vie du Christ, consentement à me laisser transformer par son Corps et par son Sang, par son pardon... Ainsi, au fil des années, on voit se dessiner un itinéraire personnel, tout à fait imprévisible où, comme dit saint Grégoire de Nysse, «on va de commencement en commencement par des commencements qui n'ont pas de fin».

Il y a trente ans, la société découvrait l'attrait du confort matériel, du progrès social, dans une atmosphère optimiste. Vous choisissez d'entrer dans le silence du cloître. Ce choix s'est-il imposé facilement ?

Facilement! Non. Mais dans la joie! L'Evangile ne parle pas de facilité, alors qu'il est la Bonne Nouvelle. Mon choix s'inscrivait au cœur de ce paradoxe: «qui perdra sa vie à cause de moi la trouvera» (Mt 16, 25). Tout ce qui habite un cœur de jeune, l'aspiration à vivre l'amour

humain, à avoir un jour des enfants, à exercer une profession, à organiser son existence, sans oublier, bien sûr, l'attachement à une famille et à des amis, tout cela ne s'est pas trouvé comme anesthésié par l'appel de Dieu, si bien que mon choix s'est effectué à travers de réels combats. Il y a certainement gagné en lucidité et en profondeur. Mais, en même temps, il était comme porté par un élan intérieur qui m'entraînait à la suite du Christ, sans euphorie, sans exaltation, mais dans la paix et la joie.

Peut-on parler de solitude face à une telle décision ?

Il faut parler de solitude pour tout choix important, car personne ne prend la décision avec vous ou à votre place. Tout ceux à qui on a pu se confier, demander conseil - et il importe de le faire - ne peuvent que vous laisser la responsabilité de la décision. Paradoxalement, le fait d'avoir été aimé dans son enfance, d'être soutenu par l'affection et par la prière d'êtres proches rend capable de s'aventurer dans la solitude. Cette forme de présence, respectueuse de la liberté, peut être très ressentie, mais à certaines heures décisives, elle ne supprime pas la conscience de se trouver seul face à soi-même et face à Dieu pour dire oui ou non.

Le retrait du monde dans le cadre bucolique de Géronde pourrait-il signifier un oubli du monde, de son agitation et de son désarroi ?

Si quelqu'un venait au monastère pour oublier le monde et son désarroi, ces dispositions rendraient très suspecte sa recherche de Dieu. Car toute la Révélation nous découvre un Dieu attentif à la misère des hommes qui associe ses appelés à son œuvre de salut. Ainsi, lorsque Dieu se manifeste à Moïse dans le buisson ardent, il lui dit aussitôt : «J'ai vu, j'ai vu la misère de mon peuple...» (Ex 3) et il l'envoie libérer son peuple. Quelque chose de semblable se passe dans tout appel de Dieu. On vient donc au monastère parce que l'on est fasciné par Dieu mais aussi parce que la foi donne la certitude de pouvoir aider, par la prière et le don de soi, ceux que l'on semble quitter et d'agir là où l'action directe est impuissante. Cette dimension de l'appel s'approfondit sans cesse.

Le monastère est un lieu de vérité où la solitude amène à percevoir ce que tout être humain affronte tôt ou tard : la conscience des limites, des faiblesses, du péché, en soi et dans les autres, l'expérience de la maladie,



Géronde, un lieu où se réunissait une des premières communautés chrétiennes du Valais, comme l'attestent les vestiges d'une église du V^e siècle; un lieu qui abrita plusieurs familles religieuses, le séminaire diocésain, l'Institut cantonal des sourds-muets, avant d'accueillir, en 1935, une communauté de Sœurs qui, en leur quête de Dieu, suivent les traces de saint Benoît et de saint Bernard de Clairvaux

la perspective de la mort, et cela rend de plus en plus solidaire d'autrui qui devient, par là même, «prochain». De plus, le monastère reçoit d'innombrables appels au secours qui nous préservent du repli sur soi. Et, surtout, la prière épouse celle du Christ, elle associe à sa compassion pour ceux qui souffrent, à son désir que tous aient la vie. Cela peut conduire à une participation très personnelle aux joies et aux peines de ceux que Dieu nous donne à aimer et aider. Certains saints ont osé écrire qu'il s'agit de «donner du Sang de son cœur...».

On vous appelle parfois des «passionnés» de Dieu. Appéciez-vous la formule?

Nous devrions être des «passionnés» de Dieu. Le sommes-nous toujours? Lui seul le sait... et nous avons aussi à nous le demander. Mais il

s'agit aussi de bien s'entendre à propos de cette passion; elle n'a rien à voir avec le fanatisme, avec l'exaltation, avec une certaine effervescence. Plutôt qu'à une flambée passagère, je la compare volontiers à la braise, ardente mais discrète, parfois même enfouie sous la cendre. Ainsi l'élan qui habite les chercheurs de Dieu - qu'ils soient dans un monastère ou ailleurs - traverse ses nuits et ses déserts, il perdure dans la sobriété et le dépouillement. Cela tient, d'une part, au fait qu'il est beaucoup plus qu'une passion parmi d'autres; il est ce désir foncier qui travaille le cœur de chacun, cette lame de fond dont saint Augustin parle au début de ses Confessions: «Tu nous as faits orientés vers toi et notre cœur est sans repos tant qu'il ne repose pas en toi.» Cette orientation de notre être vers Dieu explique notre faim de sens, de vie et d'amour qui se manifeste en de multiples désirs éparpillés, en des quêtes de bonheur qui partent dans toutes les directions. Lorsqu'on se tourne vers Dieu, ces désirs souvent fourvoyés se réorientent, s'unifient et la personne en vient alors à coïncider avec son élan le plus profond.

Mais la force de cet amour lui vient surtout de ce qu'il est suscité, porté, enveloppé par l'amour de Dieu lui-même, épris de sa créature, comme dit saint Bernard, lui donnant son propre Esprit pour qu'elle l'aime en retour. Pour décrire cette aventure intérieure, les grands chercheurs de Dieu se sont approprié le Cantique des cantiques et ont utilisé les images de l'amour humain. Mais ces images ne renvoient pas à un registre d'émotions faciles et superficielles, elles évoquent des situations spirituelles qui engagent la personne, la transforment, l'acheminent vers le dépassement de soi par la charité.

De l'extérieur, la vie d'une moniale ne ressemblerait-elle pas à un enfouissement qui laisserait envisager une existence agréable ou monotone?

Vous ne parlez pas d'existence surhumaine, comme certains sont portés à le faire, tout à fait à tort, d'ailleurs, car la Règle de saint Benoît, que nous suivons, se distingue par sa modération. La prière liturgique rythme nos journées, elle est préparée et prolongée par l'écoute de la Parole de Dieu et la prière personnelle. A l'amour de la vérité qui s'exprime par ces activités, nos devanciers dans la vie monastique associent toujours la vérité de l'amour qui se prouve par le don de soi dans le travail et le service mutuel. Un climat de silence favorise l'attention à Dieu, mais il n'exclut pas des moments d'échange et de partage.

Ici, à Gérode, nous échappons à une certaine monotonie du fait que le travail prend des formes assez variées, soit dans les différents services au sein de la communauté, soit dans les ateliers, soit à la vigne ou au verger, ce qui ne l'empêche pas d'être parfois astreignant, comme partout ailleurs. Et puis, la succession des saisons, des temps liturgiques, les imprévus font que les 365 jours de l'année sont loin d'être rigoureusement identiques et qu'ils nous offrent des heures agréables, d'autres plus monotones et aussi des moments de difficulté ou d'épreuve, comme dans la vie de la plupart des gens.

Peut-être que notre vie ressemble à un enfouissement en raison de notre retrait dans la solitude. Ce retrait est voulu afin de privilégier la dimension intérieure, l'ouverture de cœur à l'infini de Dieu qui arrache à la banalité et à la grisaille; mais cette dimension n'est pas une «exclusivité», elle est offerte à tous. En ce sens, le monastère est pour chacun un rappel et une incitation à mettre en valeur un ou plusieurs talents reçus au baptême, oubliés, ignorés ou peut-être enfouis.

L'Annonciation, détail des stalles, v. 1500



Qu'aimeriez-vous dire aux garçons et aux filles d'aujourd'hui confrontés à un avenir incertain où les choix d'orientation professionnelle se modifient selon la carte du marché de travail?

Je vais redire ce que les responsables de la formation ne cessent de répéter aux étudiants et aux apprentis : lorsqu'on est confronté à la difficulté, il importe de développer ses ressources. Ce qui, à l'évidence, s'impose au plan professionnel devient aussi une exigence vitale en ce qui concerne un domaine plus fondamental encore, celui du sens de la vie et de la relation à Dieu. La Bible me fournit deux images éclairantes pour temps de crise. Le prophète Jérémie nous montre un arbre qui porte du fruit pendant la sécheresse parce qu'il est «planté au bord des eaux et tend ses racines vers le courant» (Jr 17, 8). Dans l'Evangile, Jésus nous donne en exemple la maison qui résiste aux assauts de la tempête parce qu'elle est bâtie sur le roc (Mt 7, 25). A chacun, je souhaite de découvrir la Source à laquelle il pourra se désaltérer, le Rocher qui offre un fondement sûr pour construire une vie. Cette découverte exige que l'on se rende libre face aux modes et slogans et que l'on fasse droit aux requêtes les plus profondes du cœur humain, en sachant, au besoin, demander l'aide de quelqu'un qui a déjà parcouru un bout de chemin. Car, s'il y a des solitudes fécondes et tonifiantes, il en est d'autres qui sont délétères.

En pensant aux recherches, aux interrogations, aux échecs et aux déceptions qui découragent certains, je voudrais redire ma conviction, approfondie au fil des années et des situations qui tissent une vie, que «rien ne peut nous séparer de l'amour de Dieu manifesté dans le Christ Jésus» (Rm 8, 39).